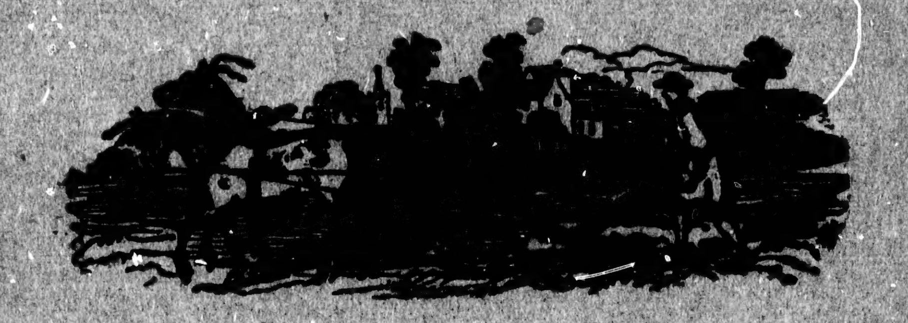
UNE CAUSERIE

AGRICOLE



ST. HYACINTHE
ATELIERS TYPOGRAPHIQUES DU
COURRIER. 1872.

UNE
CAUSERIE AGRICOLE

UNE CAUSERIE

AGRICOLE



ST HYACINTHE

DES ATELIERS TYPOGRAPHIQUES DU
COURRIER 1873





UNE CAUSERIE AGRICOLE

Les lignes qui vont suivre n'offriront au lecteur ni un Traité d'Agriculture, ni même une dissertation complète sur un sujet agricole en particulier. C'est une simple Causerie Agricole qui est maintenant offerte à l'attention et surtout à la méditation de tous les cultivateurs de la Province de Québec.

Inutile de dire que l'auteur a visé, avant tout, à faire saisir sa pensée par tous ses lecteurs, sans s'occuper du choix des mots ou des expressions.

L'agriculture bien faite, dans notre Province, peut se résumer dans quatre

mots : Egoutter, Nettoyer, Ameublir, Engraisser.

Celui qui exécute très-bien ces diverses opérations, dans tous lears développements, et qui n'emploie que d'excellentes semenees n'a rien à apprendre.

Mais combien y en a-t-il qui n'ont pas même encore songé à se rendre compte des conditions essentielles à une bonne culture?

I.

Egoutter.—Une terre qui n'est pas bien égouttée soit naturellement, soit artificiellement ne produira jamais le *maximum* de récoltes, quelques soient les autres soins qu'on pourrait y apporter.

Travailler *au printemps* ou en été une terre forte et mouillée, c'est faire de la brique: plus elle sera travaillée plus elle sera dure!

Chacun sait égoutter; et pourtant combien de fossés remplis ou embarrassés? Combien de rigoles où l'eau ne peut pas s'écouler? Combien de raies non débourrées ou plus basses que la rigole? Combien de labours d'automne restent couverts de glace pendant tout l'hiver faute d'égout à l'automne, et que produisent ces pièces?

Personne n'ignore que pour qu'une pièce de terre s'égoutte bien il faut que les dernières raies soient droites, nettes, qu'elles aient un peu de chute vers les rigoles ; que celles-ci coupent ou saignent les raies dans les *baisseurs* et que les fossés soient plus creux que le fond de la rigole. Sur combien de terres dans notre Province ces conditions sont-elles remplies ? Combien de levées de fossés non étendues, qui non-seulement font perdre la meilleure terre mais, de plus, empêchent les rigoles de couler !

Drainage.—On a pu entendre parler du drainage, qui consiste à faire, à une profondeur de 3 à 4 pieds, des canaux en pierre ou en briques que l'on nomme *tuiles,* qui sont recouverts d'abord de pailles, de jonc ou de branches, puis d'assez de terre pour pouvoir labourer profondément par dessus. Ces opérations, qui sont toujours très-coûteuses,

exigent des connaissances particulières pour en assurer le succès. Il ne faudra donc y songer que lorsque l'on pourra les mener à bonne fin. Mais pour celui qui en a les moyens, et qui réussit bien, le drainage est une amélioration des plus favorables et des plus profitables.



II.

NETTOYER.—Cette opération suppose non seulement l'enlèvement de tous les embarras qui peuvent se trouver sur une terre, tels que broussailles, souches, pierres, &c., &c., qui trop souvent privent le cultivateur de l'usage d'une portion considérable de sa terre; mais, surtout, une terre débarrassée des mauvaises herbes qui prennent la place des récoltes profitables et qui étouffent les bonnes semences.

Comment expliquer cette quantité prodigieuse de mauvaises graines qui *empestent* nos vieilles terres, par toute la Province, et qui souvent nous font perdre entièrement, sur certaines pièces, le fruit de nos travaux?

Une terre neuve ne pousse que la semence qu'on y jette. Malheureuse-

ment nos grains de semences sont rarement nets. Trop souvent ils sont d'une saleté dégoûtante. Les mauvaises graines sont là par millions ; on les sème sans scrupule ; est-il surprenant de les retrouver dans les récoltes ? Si, encore par la récolte, on les enlevait du champ complètement ça ne serait qu'à demi mal. Mais on le sait : " mauvaise herbe pousse vite ; " elle mûrit plus tôt que le bon grain ; avant que celui-ci ne soit enlevé du champ les mauvaises graines sont tombées ou ont été portées par le vent à des lieues de distance, pour y empester quelque fois le champ du bon père de famille qui *trille* sa semence et qui nourrit ses chevaux à la moulée pendant qu'il sème le blé dans le but de le conserver pur.

Voilà comment les mauvaises herbes, de toutes espèces, s'emparent de nos vieilles terres. Prend-on quelque moyen pour les détruire ?

Et pourtant si l'on ne se hâte, que deviendront nos terres ? Que deviendra notre Province, sinon un vaste champ ou fleuriront sans obstacle les chardons, le chiendent, la chicorée sauvage, les crève-yeux et les mauvaises herbes de toutes espèces, à l'exclusion compléte des cultures utiles.

Les mauvaises herbes sont sans contredit l'ennemi le plus puissant du cultivateur ; elles lui font une guerre à mort ; il faut donc qu'il les détruise ou qu'il se ruine !

Sous ces circonstances que doit faire le bon cultivateur qui ne veut pas se voir complètement ruiné, lui et sa famille ?

Il lui faut :

1o Ne cultiver que ce qu'il peut faire parfaitement.

2o. Nettoyer du mieux possible chaque année une partie de sa terre, selon les moyens dont il dispose.

3o. La terre une fois nettoyée, la conserver nette par le choix soigné des semences et par une culture améliorante.

Il n'y a guère de cultivateur, quelque pauvre qu'il soit, qui ne puisse, s'il le veut, nettoyer chaque année une partie de sa terre.

Qu'il laisse cette partie jusqu'après ses semences faites, s'il n'a pas eu le temps de lui donner un premier labour.

Il n'y a point de pièces, quelles que sales qu'elles puissent être, qui ne soient parfaitement nettoyées, dans un seul été, par plusieurs labours et hersages, faits par un temps sec et chaud. Souvent on pourra donner à ces pièces les labours nécessaires à leur nettoiement, les ensemencer en sarrazin semé fort, et s'assurer encore une récolte passable, si des gelées hâtives ne viennent point la détruire prématurément. Encore, dans ce cas, en labou-

rant ce sarrazin en terre, on pourra compter l'année suivante sur cette même pièce, jusque là inutile, une récolte qui dédommagera le cultivateur de tous les frais encourrus l'année précédente ; outre la satisfaction d'avoir fait de sa plus mauvaise pièce la meilleure de sa terre.

Si le fond de terre est bon on peut aussi, après l'avoir labouré et hersé plusieurs fois, *toujours au soleil*, y semer très-fort du blé-d'inde, dans des rangs espacés de trois pieds, entre lesquels il faudra soit labourer, soit passer une houe à cheval, pour bien ameublir la terre, et détruire les dernières mauvaises herbes qui auraient échappé aux autres labours. Ce blé d'inde fera un excellent fourrage, qui fera donner le meilleur lait possible aux vaches, et cela dans un temps où les pâturages commencent à manquer.

C'est là l'expérience d'un grand nom-

bre de Canadiens et entr'autres de l'auteur de cette Causerie, qui chaque année nettoie ainsi ses pièces les plus sales et obtient en même temps, sur chaque arpent, plus de nourriture pour ses vaches que n'en donneraient les meilleurs pâturages.

Un autre excellent moyen de nettoyer une pièce de terre est par la culture des légumes. De plus, on obtient ainsi une nourriture économique et excellente pour le bétail pendant l'hiver. La culture de la patate, du navet, de la betterave, de la carotte, &c, exige il est vrai un travail considérable, mais en retour, elle assure au cultivateur intelligent, qui sait la faire avec économie, de grands bénéfices.

Mais pour faire des légumes avec profit il ne faut jamais en entreprendre plus grand qu'on peut en nettoyer, en ameublir et en engraisser parfaitement. Un arpent en patate, ou autre légume,

mal cultivé coûte aussi cher que trois quarts d'arpents très bien finis : ce morceau donnera une excellente récolte très-profitable, l'autre plus grand ne paiera pas pour ses frais de culture. C'est surtout dans la culture des légumes qu'il importe de faire parfaitement les quatre grandes opérations dont nous avons parlé en commençant : *Egoutter*, *Nettoyer*, *Ameublir*, *Engraisser*. Si avec cela on a le soin de donner beaucoup d'espace à la plante pour lui permettre de se développer complètement, on pourra compter sur une récolte profitable, pourvu toujours que la semence soit bonne.

Mais, pour bien nettoyer et bien ameublir sa terre il faut deux instruments qui, trop souvent, ne sont pas même connus de nos cultivateurs. Je veux parler du bouleverseur (*grubber*) et de la houe à cheval (*sarcleur*). Avec le bouleverseur et une paire de chevaux

un seul homme fera plus d'ouvrage, sur une pièce labourée, que ne ferait quatre hommes et huit chevaux avec des charrues ou des herses.

Avec le *sarcleur* et un cheval un enfant de douze ans fera plus d'ouvrage dans une demi journée, et bien mieux fait, que n'en feraient douze grandes personnes dans une journée, à la *pioche* ou à la *gratte*.



III.

Ameublir.—Chacun sent que ça serait folie de jeter de bonnes semences sur un chemin passant. Quelque soit la richesse naturelle de la terre, cette semence ne pourrait pas y faire entrer ses racines et périrait après avoir germé. D'un autre côté, semez un seul grain d'avoine ou de blé dans un jardin profondément ameubli et il vous rendra souvent 300 pour 1.

Je vous le demande,nos champs sont-ils si bien ameublis qu'ils ressemblent en cela au jardin ; ou ne se rapprochent ils pas plutôt du grand chemin ?

Labourez soigneusement, des raies droites, d'égale épaisseur sur tout leur longueur ; approfondissez votre couche de terre meuble à mesure que vous pourrez l'engraisser convenablement ;

hersez énergiquement avec des herses bien faites, armées de dents bien aiguisées (*appointies*) ; si la terre est encore dure, bouleversez vigoureusement, brisez les dernières mottes au moyen d'un rouleau très pesant et je vous garantis que bientôt vos granges ne suffiront plus pour abriter la moitié de vos récoltes !



IV.

Engraisser.—On se demande souvent pourquoi nos terres, autrefois si riches, ont cessé de nous donner des récoltes comme celles dont jouissaient nos ancêtres. On pourrait aussi bien demander pourquoi le quart vide de fleur a cessé de nous fournir de pain? Les premiers colons s'établirent sur les terres les plus riches du pays. Pour les ensemencer il fallut d'abord les couvrir d'une couche épaisse de cendre. Pendant de nombreuses années il suffisait de remuer, tant bien que mal, cette riche couche de terreau (*terroir*) pour assurer des récoltes de blé d'une extrême abondance. On continua, par des récoltes successives de grain sur grain, à faire disparaître la couche de terreau et quand celle-ci fut épuisée, au lieu de

chercher la véritable cause du mal, nos hommes instruits, les gens de professions, etc., qui le plus souvent ne savaient faire la distinction de l'orge et du blé, commencèrent à dire au cultivateur inquiet que notre climat ne convenait pas à l'agriculture ; que jamais l'agriculture ne pourrait payer dans notre pays, et bien d'autres naïvetés du même genre.

Si nous voulons obtenir, encore aujourd'hui, des récoltes aussi fortes que celles d'autrefois, nous n'avons qu'à mettre en pratique les recommandations qui précèdent. Mais il faut surtout rendre à la terre des engrais, qui remplaceront les matières que lui enlèvent ses produits.

Il existe un grand nombre de pays moins doués que le nôtre sous le rapport de la nature. On obtient dans ces contrées depuis bien des siècles des récoltes moyennes beaucoup plus abon-

dantes que celles que nous obtenons aujourd'hui. Savez-vous pourquoi? C'est uniquement parceque dans ces pays on connait toute l'importance des engrais, tandis qu'ici nous en laissons perdre la plus grande partie. Dans ces pays là vous verrez des femmes et des enfants à l'affût, sur les chemins, se hâter de recueillir précieusement l'engrais que vient d'y déposer l'animal qui passe. En Chine, par exemple, on se disputera les engrais humains; dans tous les pays où l'agriculture est en honneur on sait utiliser les engrais de toute espèce et on les considère à bon droit comme une source véritable de richesse; puisque ce sont eux qui permettent á la terre de continuer à fournir des récoltes avantageuses.

On entend souvent dire ici qu'un des grands désavantages de notre climat c'est qu'il nous force de garder nos ani-ux à l'étable pendant plus de six

mois. S'il n'en était pas ainsi où prendrions-nous du fumier nécessaire à nos terres épuisées ? Dans les pays où l'agriculture est plus prospère, en Belgique par exemple, on trouve plus économique de garder tous les animaux à l'étable pendant toute l'année. Ils ne sortent que juste assez pour prendre un peu d'exercice et le cultivateur ne manque jamais de ramasser précieusement tout l'engrais qu'ils ont pu laisser sur leur passage.

Economisons donc nos engrais ; qu'ils soient soigneusement entassés, afin qu'ils ne soient pas lavés par les pluies et qu'on ne voit plus le purin, la meilleure partie du fumier, couler à plein fossés dans nos rivières. Mettons sous nos animaux d'abondantes litières pour imbiber tous les liquides. Si nos pailles ne suffisent pas, assurons-nous pour litière, des joncs, des fougères, des sciures de bois. Si toutes ces

choses nous manquent, mettons dans nos étables, pendant les chaleurs de l'été, des terres parfaitement sèches qui imbiberont une quantité prodigieuse d'engrais liquides. Mélangeons de même des terres sèches aux engrais humains si puissants que nous pourrons alors étendre sans le moindre inconvénient. Conservons nos cendres, tant fraîches que lessivées, pour les mettre sur la terre ou au jardin. Utilisons même les eaux sales et toutes les autres matières fertilisantes qui le plus souvent croupissent près de nos demeures. Quelques charges de terre sèche mises à l'abri tout près de la maison pourront servir à assécher et couvrir toutes ces matières et vous fourniront chaque année plusieurs charges d'un excellent engrais. Puis quand le gaspillage des engrais aura cessé il faudra chercher à en faire davantage.

Ne laissez jamais vos animaux errer

dehors pendant l'hiver. Que vos étables soit entretenues bien nettes et bien aérées, que tous vos animaux soient bouchonnés et étrillés tous les jours ; vous les verrez bientôt prendre une nouvelle vigueur, profiter bien mieux de leur nourriture et vous augmenterez considérablement votre tas de fumier. Puis, par la culture du trèfle, des lentilles, du blé-d'inde pour couper en vert, des betteraves, des navets, des patates, etc., vous pourrez engraisser profitablement au moins deux têtes de bétail là où vous ne pouviez à peine en entretenir une auparavant.

Une autre grande perte d'engrais dans notre pays se fait en laissant trop pourrir le fumier et en l'étendant sur les pâturages dans les grandes chaleurs de l'été. Le fumier peut être étendu avec avantage sur les pièces qu'on veut labourer l'automne ; mais il est préférable de faire cet épandage quand le

soleil n'est pas ardent et que l'herbe peut recouvrir presqu'immédiatement le fumier ainsi étendu. Des terres ainsi fumées et labourées à l'automne donneront d'excellentes récoltes de patates ou de blé-d'inde, pourvu que la terre puisse s'ameublir parfaitement, ce qui exige que la *tourbe* ne soit pas trop dure.

La patate est une culture si profitable partout où la maladie peut être évitée qu'il importe de bien connaître les meilleures méthodes employées. Dans les friches engraissés, labourés et ameublis à l'automne on pourra planter les germes à 10 pouces d'intervalle sous le versoir (*l'oreille*) de la charrue comme dans un labour ordinaire, ayant le soin de mettre le germe sur le guéret [non dans le fond de la raie] de manière a être recouvert par la seconde *raie* (sillon) de charrue; on tirera encore deux sillons afin d'espacer suffi-

samment les rangs puis on recommencera le semis en semant ainsi au 3me sillon de charrue. Plus les planches seront étroites mieux la terre s'égoutera. A peu près huit ou dix jours après le semis on devra herser énergiquement le champ sur le long et sur le travers, afin de détruire les mauvaises herbes qui sont à la surface et pour tenir la terre bien meuble. Huit jours plus tard on hersera de nouveau sur les deux sens et on pourra s'attendre à voir bientôt paraître les germes dans un champ bien net et bien ameubli. Huit ou dix jours plus tard on promènera la houe à cheval entre les rangs. Puis on donnera au moyen de la charrue un bon rechaussage. Si les mauvaises herbes faisaient encore leur apparition il faudrait passer la houe à cheval entre les rangs, nettoyer entre les germes au moyen de la houe à main (pioche), puis un dernier rechaussage à la charrue.

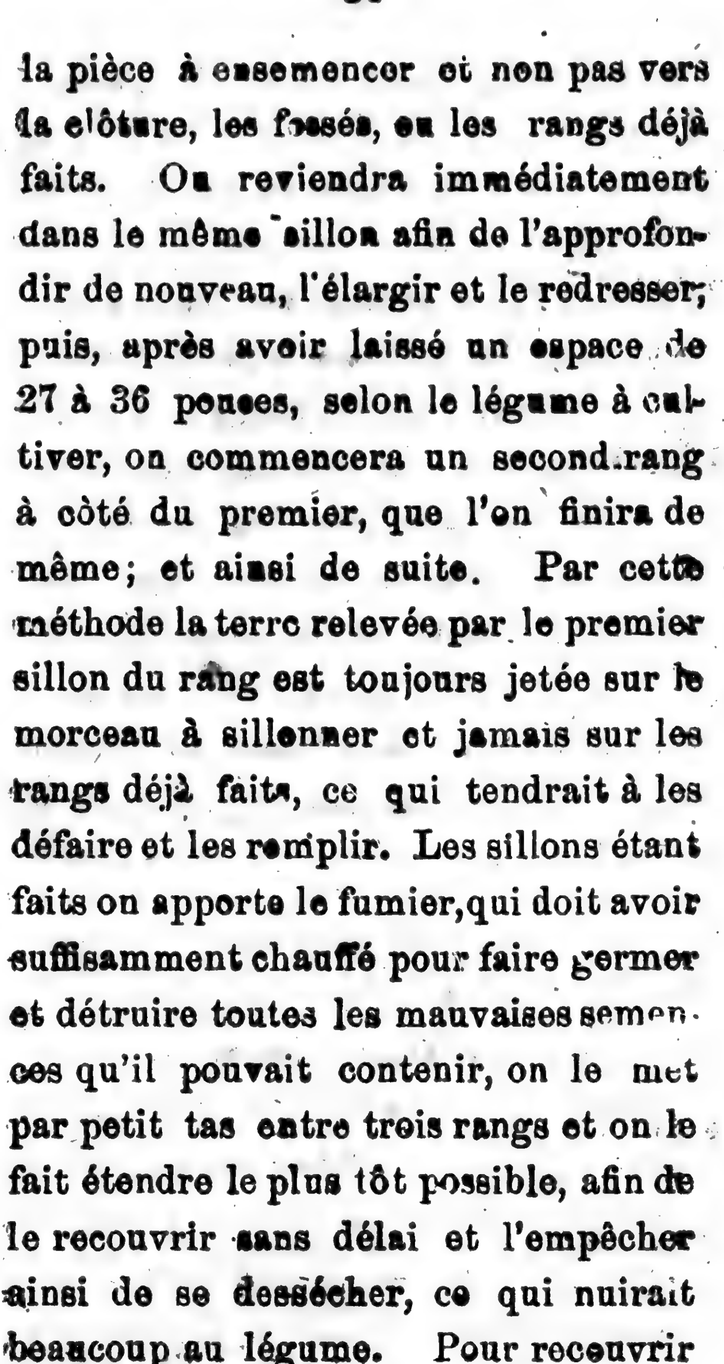
Si ces diverses opérations sont bien faites, que la semence soit de belle qualité et *que les germes soient* au moins à dix pouces les uns des autres, on pourra compter sur une récolte de 200 à 300 minots par arpent. Mais il faut pour cela de bonnes semences d'espèces qui ne soient point sujettes à la pourriture. Les *Early Goderich* sont des patates blanches d'excellente qualité et qui ne se gâtent presque jamais. Elles produisent souvent 300 minots par arpent. Les *Early Rose* sont très-hâtives et sont encore plus productives. Ces années dernières elles ont donné jusqu'à 112 lbs. pour 1 de semence. On ne saurait trop recommander ces deux espèces. On ne doit jamais semer au-delà de dix minots par arpent. De fait sept ou huit suffisent amplement.

Pour conserver la récolte il faut une cave exempte de gelee mais ou l'air circule librement. Couvrir la patate

de chaux vive en l'entrant dans la cave est un excellent préservatif, qui assèche parfaitement la patate, et ne lui donne aucun mauvais goût.

Un mot sur la manière ordinaire de cultiver les légumes, tels que patates, betteraves, carottes, navets, etc.

Les prairies et pâturages relevés ne conviennent guères pour les légumes autres que la patate à cause de la difficulté qu'on éprouve pour les ameublir ; il vaut mieux choisir la pièce la plus sale sur celles qui ont produit du grain. Après l'avoir ameublie de son mieux au moyen de la charrue, la herse et le bouleverseur, on fait les rangs dans lesquels on mettra le fumier. Ces rangs se font très bien avec une charrue ordinaire, si l'on n'a pas celle à deux versoirs (oreilles). Si l'on opère avec une charrue ordinaire, pour faire les rangs avec le plus grand avantage il faut toujours tourner le premier sillon vers



la pièce à ensemencer et non pas vers la clôture, les fossés, ou les rangs déjà faits. On reviendra immédiatement dans le même sillon afin de l'approfondir de nouveau, l'élargir et le redresser; puis, après avoir laissé un espace de 27 à 36 pouces, selon le légume à cultiver, on commencera un second rang à côté du premier, que l'on finira de même; et ainsi de suite. Par cette méthode la terre relevée par le premier sillon du rang est toujours jetée sur le morceau à sillonner et jamais sur les rangs déjà faits, ce qui tendrait à les défaire et les remplir. Les sillons étant faits on apporte le fumier, qui doit avoir suffisamment chauffé pour faire germer et détruire toutes les mauvaises semences qu'il pouvait contenir, on le met par petit tas entre trois rangs et on le fait étendre le plus tôt possible, afin de le recouvrir sans délai et l'empêcher ainsi de se dessécher, ce qui nuirait beaucoup au légume. Pour recouvrir

on se sert encore de la charrue, passant deux fois dans le même sillon afin de bien couvrir le fumier et de redresser les endroits qui ne seraient point bien droits. Si le champ est destiné aux patates on les plante soit avant d'étendre le fumier dans les rangs soit avant de les couvrir. Le premier moyen est bien le meilleur pour les terres légères parceque le fumier placé par dessus la semence et recouvert de terre immédiatement fournit à la plante la fraicheur dont elle a besoin et chaque pluie fait profiter des engrais qui la recouvre.

Pour les autres légumes, si la terre reste par mottes ou qu'elle soit sale sur les rangs il est bon de passer une herse d'épines, qu'on peut faire dans quelques instants en attachant sur deux perches des branches de 10 pieds de longueur ; une tête de sapin ou d'épinette ferait aussi bien. Un peu de

plâtre ou de cendres semé avec les légumes aidera leur germination et leur donnera plus de force.

L'auteur termine ici sa causerie: comme il le disait au commencement il n'avait pas visé à faire un traité d'agriculture. Il remercie bien sincèrement le cultivateur qui a pris la peine de lire son faible travail avec attention.

Si ces quelques lignes écrites avec le seul désir d'être utile, peuvent seulement induire les cultivateurs canadiens à étudier leur art, les accoutumer à lire les journaux agricoles et les publications périodiques sur l'agriculture, l'auteur sera mille fois dédommagé du sacrifice de temps qu'il s'est imposé.

FIN.

